

L'autobiographie [sous la dir de Jean-Philippe Coen]

Autor(en): **David, Jérôme**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **2 (1995)**

Heft 2

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La méthode biographique se révèle particulièrement appropriée au traitement d'objets sociologiques qui touchent aux liens unissant des individus à une institution (par exemple à une organisation partisane, à un poste ou un titre). Elle permet de penser les trajectoires individuelles comme socialement construites, d'abord parce qu'elle fait voir que les individus se racontent différemment selon leur position et leur insertion sociale, mais aussi parce qu'elle contraint à comparer des parcours singuliers. Ainsi Luc Berlivet et Frédéric Sawicki s'appuient sur la similitude des trajectoires de militants syndicalistes pour cerner les caractéristiques de leur engagement dans le syndicalisme chrétien après la guerre, ainsi que la transformation des propriétés de l'organisation ouvrière qui découlera de leur investissement dans l'action militante. L'investigation biographique est aussi bien adaptée à la saisie des phénomènes de reproduction sociale. La façon dont un héritage se vit et se perpétue est analysée par Christian Le Bart à travers la transmission de charges politiques locales d'une génération à une autre au sein d'une même famille. La démarche biographique se situe donc au croisement d'utilisations multiples selon les interrogations théoriques qu'elle sert et les positions de ceux qui s'en servent. Brigitte Gaïti le montre en questionnant le succès, les particularités du genre biographique incarné par Jean Lacouture et Gérard Mauger en se demandant à quelles conditions les sociologues sont en mesure de trouver dans les autobiographies écrites par des écrivains issus de milieux populaires du matériau pour étudier les conditions de ces catégories sociales.

Les perspectives que ce numéro de *Politix* ouvre sur la biographie, si elles traduisent un renouvellement de la sociologie politique, ne sont cependant pas inédites. Les contributions réunies dans cette

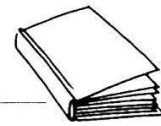
parution se réfèrent à ces apports méthodologiques essentiels de Pierre Bourdieu et de Jean-Claude Passeron (cf. Pierre Bourdieu, «L'illusion biographique», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* 62–63 [1986], 69–72; Jean-Claude Passeron, «Biographies, flux, itinéraires, trajectoires», *Revue Française de Sociologie* [1989], 3–22): les croyances en la suprématie de l'individu et en un déroulement linéaire de son existence fondent le succès que connaît l'approche biographique auprès du public et des chercheurs en même temps qu'elles constituent le piège principal auquel son usage scientifique se heurte; l'existence de conceptions antagoniques des structures sociales, entraînant des explications divergentes de la succession temporelle qui concourt à la formation de trajectoires individuelles, débouche alors sur une pluralité de traitement du biographique en sciences sociales.

Muriel Surdez (Lausanne)

JEAN-PHILIPPE COEN (DIR.) L'AUTOBIOGRAPHIE

EQUINOXE, REVUE ROMANDE DE SCIENCES
HUMAINES, 12, GENÈVE 1994, 182 P., FS 20.–

La dernière livraison de la revue *Équinoxe* s'articule autour de l'autobiographie. Cet intérêt pour l'«individu» et son histoire rejoint le regain d'attention portée à la biographie depuis une dizaine d'années par les historiens, et dont rend compte dans le numéro Patrice Borcard. L'autobiographie ne fournit pourtant qu'un «cadre assez large», pour reprendre les termes de Starobinski, «à l'intérieur duquel pourront s'exercer et se manifester une grande variété de styles particuliers» («Le style de l'autobiographie», in *L'œil vivant II*, Paris 1970). Ce registre très ouvert explique qu'il soit possible de réunir en un recueil des textes ayant trait à



l'histoire, la littérature, la peinture et la psychanalyse. Cette diversité est d'ailleurs stimulante pour le lecteur, puisqu'elle pose pour ainsi dire plus de questions qu'elle ne prétend en résoudre. Ce «cadre assez large» explique également l'hétérogénéité toute «naturelle», presque inévitable du numéro, et l'on se demande pourquoi Jean-Philippe Coen, dans son éditorial, tente de lui donner à tout prix une cohérence presque forcée.

Deux contributions d'historiens ouvrent la livraison. Qu'il s'agisse de l'autobiographie d'un diplomate suisse au Japon durant la Seconde Guerre mondiale, ou de celle d'un dirigeant de la Révolution russe, dans les deux cas les auteurs mettent en lumière la «reconstruction» des faits qu'un tel récit opère. Michela Trisconi dégage pour sa part les stratégies sous-jacentes au projet du Suisse Gorgé, de «légitimer vis-à-vis des lecteurs son rôle de témoin dans l'histoire qu'il relate» dix ans plus tard, alors même que le Conseil fédéral en était à se demander si «la profession d'écrivain est [...] compatible avec la fonction de diplomate». Cette «relecture orientée», pour ainsi dire, de son propre passé en fonction des enjeux du moment est subtilement analysée par Jean-Pierre Fayet dans le cas du révolutionnaire russe Karl Radek. Le «contexte de luttes qui divisent le parti bolchevik à la fin des années 20» et la «chance inespérée de reconstruire son itinéraire», «de se poser en bolchevik de la première heure» qui lui est offerte, incitent Radek à «escamoter, transfigurer et valoriser» – comme dit Fayet – certains aspects de son enfance.

Le pan littéraire du numéro est plus inégal, même si le style des analyses sur Hugo, Pinget et Leiris, à deux reprises, est toujours simple et agréable à la lecture. On regrettera par exemple que Chantal James, qui met par ailleurs très bien en relief les jeux de Pinget à l'égard de

l'autobiographie traditionnelle, ne soit trop souvent tentée de les «résoudre» en se rapportant directement à la vie de l'auteur. La lecture audacieuse de Leiris par Romain Bochatay évite cet écueil. Inspirée des travaux de Gilles Deleuze sur les notions de circulation, de flux et d'intensité, qui s'appliquent à merveille au «procédé d'écriture» d'un tel écrivain, elle se situe au «degré-réseau de l'écriture», comme le dit Bochatay, pour traquer les «affleurements de thèmes» entre les œuvres de Leiris et Roussel.

L'autobiographie est-elle indissociable de sa «forme-tuyau» de *récit* (selon le mot de Giacometti cité par Donat Rütimann)? L'autoportrait ne semble au premier abord pas couvrir le «tracé d'une vie» qu'exige la définition de Starobinski. L'analyse de Rütimann sur la spatialisation du temps chez Giacometti suggère néanmoins une voie de passage, qui nous amènerait à Francis Bacon tel qu'en parle Laurence Benetti.

Le pont entre l'autobiographie et l'autoportrait, c'est avant tout l'*autos* («soi-même, lui-même», *opposé* à un autre, dit le Petit Robert). Mais trop souvent, l'*autobiographie* se voit dans ce numéro liée à une connaissance ontologique de soi: l'épistémologie de l'«irrévélé» qui traverse le numéro – à l'exception notable de la riche contribution de Philippe Moret sur l'écriture aphoristique –, de l'«insoupçonné», de l'«informulable» ou de l'«essence» que l'écriture serait supposée révéler, oublie que la représentation de soi peut être jeu de pouvoir (Louis Marin) et qu'il n'est «pas de rapport à soi qui ne soit *culture de soi* comme différence intérieure et expérience de l'autre» (Jacques Derrida, *L'autre cap*, Paris 1991; c'est nous qui soulignons). C'est pour cette raison précise que Jean-Pierre Fayet juge utile de s'interroger sur le statut de ce document historique qu'est l'autobiographie, sur son ambiguïté irrés-

ductible, et qu'il peut être fécond de s'inspirer de l'analyse psychanalytique que livre François Ansermet en fin de volume et parler après lui d'«objet autobiographique».

Jérôme David (Lausanne)

EMMANUEL LE ROY LADURIE
LE SIECLE DES PLATTER
1499-1628

TOME I: LE MENDIANT ET
LE PROFESSEUR

FAYARD, PARIS 1995, 527 P., FS 52.-

Ni «histoire romancée», ni «roman historique» mais genre «historiographique», tel serait le livre concocté par Ladurie qui avertit son lecteur en ces termes pour se prémunir de toute attaque sur la présence de dialogues dans le corps de l'ouvrage. Faut-il donc tant craindre d'être mal compris pour expliquer la nature de son travail en mettant délibérément en avant «quelques (rares) éléments de dialogue»? Pouvaient-on croire qu'Emmanuel Le Roy Ladurie nous conviait à lire une pièce théâtrale ou romanesque? Rétrospectivement, une fois la lecture du livre achevée, l'avertissement se comprend mais il ne change rien à l'affaire, car Ladurie nous emmène dans un voyage historique peu habituel sous la plume d'un professeur au Collège de France.

Le seul historien académique qui ait su rédiger un «best-seller» – le monde de Montailou – pourrait bien réitérer son exploit éditorial avec l'ouvrage présent. On ne peut que le souhaiter, car il serait injuste de rejeter ou de mépriser ce premier tome sous prétexte qu'il s'écarte des formes académiques plus communes.

Y a-t-il une recette Ladurie? Dès le début, la plume fringante mais vite redondante de l'historien emmène le lecteur

lourde, subtile et faussement ou inutilement «in», érudite et limitée à l'exploitation littérale du texte.

Lorsque Ladurie s'aventure en terra incognita – genre Valais du XVI^e siècle ou Bâle à la même époque – le discours se resserre autour du récit et des petits faits vrais qui nourrissent si facilement l'histoire du quotidien. Sitôt la France rejointe, et bien sûr le monde languedocien, berceau des recherches de Ladurie, voilà le discours qui s'étoffe, situe, projette un véritable regard de connaisseur sans jamais verser dans l'édification académique.

Ladurie jongle sur tous les registres mais, par une écriture qui n'abandonne ni le temps linéaire du «vécu» des Platter père et fils, ni la dimension profondément individuelle du discours qu'il porte sur eux, il donne à son livre une allure fluide, directe que certains diront «vulgarisée» et qui fera son succès, n'en doutons pas, tant il est difficile de se détacher du goût pour le récit. Sur ce registre, Ladurie est très fort, mais est-ce là faire œuvre d'historien? La question est plus difficile à résoudre et les avis seront probablement fort partagés. Nous dirons qu'une bonne paraphrase reste hélas une paraphrase, même agrémentée de repères utiles. Bien plus qu'un exercice de vulgarisation, le problème que pose Ladurie avec son travail, c'est avant tout celui de savoir pourquoi l'édition privilégiée une écriture indirecte à une édition annotée, commentée et critique des autobiographies des Platter... Le chevrier du XVI^e siècle ou son fils médecin pèsent peu par rapport à la puissance médiatique de Ladurie. Cela suffit.

Frédéric Sardet (Yverdon-les-Bains)